

# Un animal dans la lune

Le Nouvel  
Observateur

La porte est ouverte à  
deux battants  
par Jacques Bellefroid  
Ed. Plon. Coll. L'Herne 10-18  
155 pages - 7 F.

**T**out commence ou plutôt tout finit par une fable de La Fontaine, et c'est bien parce qu'elle finit tout qu'elle apparaît au commencement. Les surréalistes disaient il y a trente ans : « Ne lisez pas La Fontaine, mais lisez... » Ici un blanc. Alors qu'ils disaient : « Lisez Sade, ne lisez pas Mirabeau » ou « Ne lisez pas Lamartine, mais lisez Nerval ». C'est dans ce blanc des mots d'ordre surréalistes que se situe Jacques Bellefroid : « Ne lisez pas La Fontaine, mais lisez La Fontaine. »

La fable en question est celle qui a pour titre : Un animal dans la Lune. Non, il n'y est pas, cet animal que l'on voit dans la Lune. Mais si, pourtant, il y est bel et bien. « Tous les deux ont raison », dit le poète. Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent. Elles ne sont pas non plus que ce qu'elles sont. Elles sont et ne sont pas ceci et autre chose.

Toute maison a au moins une porte et, pour tout dire, une porte principale : la grand-porte. Autrement, comment pourrait-on entrer dans la maison ou en sortir ? Par la fenêtre ? A travers les murs ? Mais la grand-porte dont chacun a si souvent franchi le seuil est-elle seulement ce qu'elle est ? Si elle n'était que ce qu'elle est, à sa-

voir, comme on dit, en « passage », elle serait bien peu. Et le seuil ne serait pas à son tour ce seuil pétrifié que découvrit un jour la poésie de Georg Trakl. Car lorsque la grand-porte s'ouvre à deux battants, elle tourne sur des gonds qu'un forgeron expert a un jour forgés à partir des énigmes de l'existence. Ainsi parle Martin Heidegger, aussi en retrait de la littérature que la poésie de Trakl.

Jacques Bellefroid ne pense ni à Trakl, ni à Heidegger, bien qu'il lui arrive d'avoir quelque chose à dire aussi bien de l'un que de l'autre. Si je les nomme l'un et l'autre, c'est pour situer un texte qu'il est difficile de classer. Ce texte n'est pas un roman. Il n'est pas non plus un poème. Mais il est riche de ce sans quoi il n'y a ni roman ni poème et encore moins pensée — à savoir de ce retrait qui porte à la parole ce qui, sans lui, n'est que virtuosité verbale.

## La grande porte

Tout se passe en une journée. C'est au petit matin que « la porte s'ouvre lentement, cette porte claire qui retient une grande masse sombre, accumulée dans le couloir ». Dès ce moment la maison s'éveille et l'enfant éternel a ouvert les yeux. Il n'est pas encore échappé de la maison, cet enfant que la vie n'arrive jamais à tuer, même quand il en est à la « fleur de l'âge », même quand la vieillesse déjà se saisit de lui. Car il est devancé

et suivi par tant d'autres passeurs du seuil de la grand-porte que tout redvient même au cœur des différences. D'un matin à un autre matin, ce n'est qu'un jour où tous les jours sont recueillis y compris le « jour du destin » qui, dans l'épopée homérique, donna, aux dieux le droit de mettre à mort celui dont la mort était le destin. C'est pourquoi, sous le porche, entrent et sortent ceux qui, dans l'interval, ne seront plus que « les silhouettes agenouillées, flottantes ». Et voilà qu'à la grand-porte répondent d'autres portes qui s'ouvrent et se referment sur les énigmes de l'existence. « Déjà fini avant d'être commencé, l'office qui se déroule progresse vers son commencement ou vers sa fin, peu importe. Il stagne. Il stagne de plus en plus. Angoisse du spectateur de n'assister à rien qui lui permette d'oublier qu'il n'assiste à rien, lorsque rien d'autre ne se passe que le simple passage. »

## Le ralenti du jour

Bien sûr, tout ne demande qu'à recommencer. Mais « ce n'est plus l'indécision de l'aurore, la querelle de l'aube, c'est, comme après la fièvre de ces immenses journées du malade... dont la tête pèse plus lourd, soudain, un épuisement total... moment de ralenti du jour ».

Le livre de Jacques Bellefroid n'est ni roman ni poème, mais il est parole. La parole ne dévoile ni ne démontre. Elle ne porte au langage que la retenue du secret. En un temps de confessions, de manifestations, de proclamations et d'insignifiance, saisons la naissance apparemment anachronique d'une parole qui n'en est visiblement pas à son dernier mot.

JEAN BEAUFRET